

Première partie

Une petite Indienne joufflue court dans le sentier qui mène à la rivière. Elle chante. Sa mère malade vient d'ouvrir les yeux.

J'ai dix ans. C'est moi qu'on envoie cueillir les fleurs mauves qui poussent parmi les grands rochers, près de la rivière. J'en rapporte, mon cœur essoufflé, plein mes petits bras morts de fatigue. À l'aide d'une pierre, mon grand-oncle Dawa les roule, mélangées à de la cendre, dans une écorce de bouleau. Cela donne une pâte grise et mauve, à l'odeur âcre et sucrée. Avec cette pâte, les mains géantes de mon grandoncle tracent des signes sur ma mère. Sur tout son corps. À partir du front, sur la bouche, le ventre, l'intérieur des cuisses, les chevilles et sous les pieds.

Ma mère, nue, étendue, belle et muette. Évadée dans un ailleurs que je ne connais pas. Pas morte cependant. Ailleurs. J'ai dix ans. J'ai peur de la perdre. Un chant s'élève, une voix puissante, celle de Dawa. Il me semble que son chant, sa prière, peuvent intercéder pour tout. Ma peine, ma tristesse, la guérison de ma mère, son réveil. J'observe Dawa en silence, impressionnée. J'ose à peine respirer, de peur de déranger. Je marmonne avec lui, en silence. Jour après jour, c'est comme ça que j'apprendrai les chants qui guérissent des plus grands

malheurs. Je ne me doutais pas, alors, que j'étais en train d'être initiée à quelque chose de grand. Il faudra cette maladie de ma mère, puis plus tard la rencontre d'une autre femme, pour que je prenne cette route de la prière et de la guérison.

Ma mère ouvre les yeux. Enfin. Je cours vers la rivière. L'émotion est trop forte, le bonheur trop grand. Je n'ai pas pu me jeter à son cou, la couvrir de baisers, lui dire que je l'aime. Je n'ai pu que m'enfuir. C'est toujours ainsi quand l'émotion me submerge. Je ne peux y faire face, la dominer. Je dois courir me cacher, me perdre, danser, exulter, chanter. Comme ma tante Esther, «l'Enchantée», une sœur de Lorraine, ma mère. On l'appelait ainsi parce qu'elle fredonnait tout le temps, du matin au soir. Parfois une plainte, un souffle ou un murmure. Puis, soudain, la force, la lumière s'emparait d'elle et elle s'élançait vers la rivière. L'Enchantée, ma tante mystérieuse, l'idole secrète de mon enfance, se mettait à vibrer, à livrer sa détresse, son appel à la vie. Tante vagabonde, insoumise, qui avait pris le bateau un jour pour l'Europe et n'était revenue que dix ans plus tard, comme une enfant prodigue. Je ne l'ai connue autrement que par quelques photos du temps de sa jeunesse et par ce qu'on a bien voulu me raconter d'elle.

Grande. Mince. Une peau séchée par le soleil d'été qui lui donne un visage de soie brune. Ses yeux toujours mouillés, très pâles. Sa bouche semble sourire. Ses cheveux courent sur son cou, ses épaules. Le corps s'élançait vers la rivière. Elle porte une robe imprimée de petites fleurs fanées avec un trou dans l'ourlet. Elle est pieds nus. Elle courait dans le paysage et le photographe l'a surprise

dans son envol. Son visage s'est retourné brièvement, le temps de cette photo. On a l'impression, à son regard, qu'elle allait se jeter à la rivière. Quel drame hantait déjà sa vie? Elle avait alors seize ans. Quand ma tante l'Enchantée reviendra d'Europe, un long chemin de misères l'attendra, elle qui pourtant semblait nourrir tant de promesses. Elle était la fille aînée et la préférée de ma grand-mère Jane. Elle avait son port altier, sa démarche fière. Toutes deux de la même race, sauvages et conquérantes. Rien ne leur faisait peur.

À la mort de son époux, grand-mère Jane, veuve à quarante ans avec neuf enfants, devient soutien de famille. Avec l'Enchantée elle ouvre sa boutique de chapeaux. Modiste à l'imagination fertile, aux doigts de fée, elle s'inspire de ses racines amérindiennes pour créer des chapeaux de toutes sortes. Elle dévoile à sa fille tous les trésors de la forêt, l'envoyant y chercher des fruits qu'elle fait sécher sur de grands plateaux d'osier à l'arrière de la boutique. Des branches qu'elle enduit d'une laque pour décorer ensuite les petits chapeaux d'automne. Pour les chapeaux d'été, toutes deux passent l'hiver à coudre des fleurs de soie et de plumes de toutes les couleurs, à créer des arrangements noués de rubans. L'Enchantée, pourtant, n'a jamais voulu en porter, même enfant. Elle restait «l'échevelée», comme l'appelait grand-père, parce qu'elle était toujours à courir les cheveux au vent, même en hiver.

Je ne l'ai vue qu'une fois, entrevue. J'avais alors quinze ans. J'accompagnais ma mère qui allait visiter sa sœur pour fêter ses cinquante ans. Depuis dix ans, après son retour d'Europe, ma tante habitait dans une